

Pierre BAAR

LES AVENTURES D'ARNOLD-DENIS MAGIS (1771-1853)

On me dit curieux d'anciens papiers. Ceci m'a valu de recevoir d'une descendante de Jules Godderis-Magis, Mme Huyttens de Terbecq, une liasse de documents de famille parmi lesquels se trouvait un dossier «Padoue». Un coup d'oeil rapide me permit de constater que ces papiers concernaient un de mes arrière-arrière-grands-oncles, Arnold-Denis Magis. Parmi ceux-ci se trouvait l'article qui suit et qui lui est consacré dans le *Nécrologe liégeois pour 1853*. Cette notice me fit découvrir un personnage intéressant et me poussa à poursuivre mes investigations.

«Magis (Arnold), capitaine pensionné au service de l'Autriche, naquit à Liège en 1771. Lors de l'arrivée des Français en Belgique en 1794, Magis s'enrôla avec son frère Balthazar et plusieurs autres volontaires liégeois dans un régiment autrichien qui se formait à Maestricht. Il fit toutes les guerres de l'Autriche contre l'Empire Français, fut décoré et conquit ses différents grades sur le champ de bataille. Il fut mis à la retraite en 1822 et se retira à Padoue où il est mort en novembre dernier, entouré de la considération publique. C'est probablement le dernier des soldats citoyens qui, en 1794, prirent les armes pour défendre la Principauté de Liège contre l'invasion française. Le capitaine Magis était l'oncle de Monsieur Magis, ingénieur en chef de la Province de Limbourg, et de Monsieur Magis-Chefnay, membre du Conseil Communal de Liège.»

Je découvris ainsi un Liégeois dont la carrière et la vie aventureuse avaient fini par le fixer à Padoue (terre d'Empire), après avoir parcouru l'Europe loin de sa ville natale et de toute sa parenté.

J'ai dressé un tableau généalogique succinct qui permettra de le situer par rapport aux autres personnages apparaissant dans l'histoire et par rapport à moi-même.

Le dépouillement des documents me conduisit à les classer en deux catégories: d'une part la correspondance qu'il entretenait avec sa famille liégeoise de 1844 à 1853, année de sa mort, d'autre part les papiers concernant sa succession à Padoue de 1853 à 1859.

Cela fait, j'ai tenté d'analyser les quelque vingt-quatre lettres en ma possession pour cerner le caractère et la personnalité de mon grand-oncle qui vécut célibataire.

Il devait écrire régulièrement à Liège, surtout à son frère Balthazar, de trois ans son cadet, avec lequel il s'était engagé en 1794 dans un régiment autrichien. La seule lettre qui lui était adressée date de mars 1844 et montre une spontanéité et une complicité plaisante dues à des liens profonds d'affection et beaucoup de souvenirs communs. Les autres lettres sont postérieures à la mort de Balthazar, survenue en février 1845, et sont destinées au fils de celui-ci, Théodore, qui maintint avec lui les relations épistolaires. Le dialogue prend alors un autre tour: Arnold ne connaît pas son neveu et prend volontiers un ton moralisateur et sentencieux, mais non dépourvu d'affection, sans livrer beaucoup de lui-même.

Il habite Padoue depuis 1816, date de sa mise à la pension définitive, après avoir servi au Corps franc italien et avoir été grièvement blessé en Italie. Il semble s'être parfaitement intégré au pays, parle couramment l'italien et apprécie le climat doux et l'ambiance agréable de la ville. Je le trouve habitant rue Sainte-Sophie, chez le comte Francesco de Mario, où il occupe un appartement donnant sur le jardin; il a un domestique. Les relations qu'il entretient avec la famille Mario sont excellentes puisqu'il est le parrain d'Antonio, fils de Francesco, né en 1833. Il fait aussi de nombreux séjours dans leur maison de campagne à San Pietro Montagnon, où il mourra le 8 octobre 1853.

Malgré les amis italiens et la vie agréable qu'il mène, il manifeste un intérêt constant pour sa famille liégeoise. Il distribue régulièrement de petites sommes d'argent à ses nombreux frères et soeurs et plus tard à ses neveux et nièces. Balthazar et Théodore se chargent de la répartition. Il verse aussi régulièrement une pension à sa soeur aînée, Marie-Jeanne-Marguerite, célibataire. A la mort de celle-ci, il envoie une procuration à Théodore pour disposer de sa part d'héritage en faveur de Virginie, fille de Balthazar, épouse d'un «notaire qui ne gagne pas lourd» et nantie de six enfants, en reconnaissance de l'aide apportée par ce dernier alors qu'il était prisonnier des Français en 1809. Cette générosité ne va pas sans irriter sa soeur, Agnès, épouse Goffin, qui semble avoir un caractère impossible. Arnold déplore les scènes qui «vous rendent ennemis l'un de l'autre. Cela me fâche parce que je désirerais que vous viviez tous dans la plus parfaite amitié, nous n'avons que cela de bien dans cette courte vie.»

La correspondance s'espace quelque peu. Arnold trouve le port des lettres trop élevé (2 francs) et souffre d'autre part des suites d'une congestion cérébrale dont il se remet difficilement.

Il reçoit en 1847 la visite de sa soeur Agnès et de son mari qu'il trouve «un bon et honnête homme». Cette visite qui lui apporte l'air du pays est un événement dans sa vie. Il dit son plaisir de les recevoir et de les présenter à ses hôtes Mario, mais se demande quel peut être le but de ce voyage «qu'il faut être bien riche pour entreprendre». Les problèmes d'Agnès, après cette visite, vont prendre une acuité de plus en

plus grande. Arnold apprendra en février 1850 la séparation du ménage Goffin et se demandera comment son beau-frère «en est venu à renvoyer sa femme» après vingt-deux ans de mariage, mais elle «était si méchante qu'on ne pouvait tenir des domestiques». Ceci n'empêche pas Agnès d'écrire à son frère pour crier misère et se plaindre; celui-ci, toujours généreux, s'apprête à lui envoyer 200 francs, quand il apprend qu'elle reçoit une belle pension de son mari. Il préfère dès lors envoyer cette somme à la veuve de son neveu Max, qui doit élever trois enfants.

Il se plaint d'être harcelé par les demandes d'argent de sa parentèle: on le croit riche alors qu'il n'a qu'un petit capital économisé au temps de sa jeunesse et dont il a besoin pour vivre.

Il se réjouit de la flatteuse élection de Théodore au Conseil communal de Liège et insiste pour que celui-ci donne à son fils Alfred (futur sénateur) une bonne éducation et qu'il lui fasse faire des études de droit ou de médecine pour jouir de «la considération de ses concitoyens».

Les événements économiques et politiques le tracassent beaucoup. En 1847, dans son pays d'adoption, les mauvaises récoltes de froment «base de l'alimentation des paysans» provoquent une montée des prix et une disette. La même chose survient en Belgique où l'on manque de pommes de terre.

Il est heureux d'apprendre que la Belgique soit épargnée par la fièvre révolutionnaire de 1848. Il écrit en mars 1849: «Notre révolution est la ruine de notre beau et bon pays, nous étions bien avant, tranquilles. Les arts fleurissaient et le commerce à Venise était à son comble. Actuellement, elle est ruinée pour un siècle. Ce qui en est la cause: une poignée de mécontents, gens qui n'avaient rien à perdre et qui pêchaient dans l'eau trouble. Actuellement que le mal est fait, beaucoup ont ouvert les yeux mais trop tard, nous sommes surchargés d'impôts que les petits possédants ne peuvent payer et ils sont dans le malheur. Venise si riche, si jolie a été bloquée pendant un an et bombardée pendant deux mois. Vous pouvez vous imaginer l'état dans lequel elle se trouve. Je n'ai pas bougé du temps de la révolution et je n'ai pas été molesté. Beaucoup d'officiers pensionnés ont pris le parti de la révolution; à la rentrée des Autrichiens, ils ont perdu leur pension. Moi j'ai su si bien faire que je l'ai conservée.»

Il est normal que ces événements aient inquiété Théodore. Chaque fois qu'il écrit à son oncle, il l'invite à venir à Liège et à séjourner dans sa famille. Arnold refuse malgré le plaisir qu'il y prendrait: il perdrait sa pension, son état de santé de plus en plus déficient l'empêche d'entreprendre un aussi long voyage, il a besoin de soins médicaux constants, il possède un petit capital dont il touche les rentes et est habitué à un climat doux. Il a d'ailleurs démontré sa parfaite assimilation à la société padouane.

En 1850 il écrit avoir fait son testament en faveur de ses neveux. Il donne le nom de l'avocat Burzon pour aider le représentant de la famille qui viendrait à Padoue.

Francesco de Mario, son hôte, et un ami de celui-ci, Joseph Zanetta, sont ses exécuteurs testamentaires.

Les dernières années de sa vie le voient très préoccupé par sa santé. Il souffre de la tête, sa main tremble. Dans son ultime lettre, datée du 22 mars 1853 et très peu lisible, il demande des remèdes qui pourraient le soulager.

Arnold tombe sérieusement malade au début du mois de septembre 1853 à San Pietro Montagnon, résidence campagnarde de la famille Mario et il y meurt le 8 octobre. Il a quatre-vingt-deux ans!

Les parents liégeois sont informés du décès de leur oncle et apprennent avec retard l'existence d'un testament nuncupatif* les déshéritant au profit de son filleul Antonio de Mario. Ce testament a été fait en réponse à une question du chapelain de San Pietro venu le 21 septembre lui administrer les derniers sacrements et en présence de deux domestiques qui servirent de témoins. L'interrogatoire de ces derniers apprend qu'Arnold était sain d'esprit et de jugement, et bien présent, et qu'à la question posée par le chapelain, s'il avait des parents et voulait leur laisser quelque chose il répondit librement: «J'ai des parents, je ne leur laisse rien si ce n'est leur part et laisse tout mon avoir à mon filleul Antonio de Mario».

Ces nouvelles dispositions sont en contradiction complète avec le testament officiel et olographe daté du 13 mars 1850, et les codicilles de 1852 qui laissaient une somme, rondelette pour l'époque, de 23 000 livres autrichiennes à ses neveux et nièces, somme qu'ils ne pouvaient toucher que cinq ans après son décès et dont l'usufruit était laissé pour cette durée à son ami et hôte Francesco de Mario. Ce dernier héritait aussi de toutes ses possessions en Italie. A son filleul, il laissait sa montre en or, ainsi qu'une maison et une petite terre à San Pietro Montagnon. Suivent encore quelques legs à ses amis et ses domestiques.

Ces dispositions ne pouvaient que susciter des questions en Belgique. Malheureusement les documents sont très incomplets et je ne peux qu'imaginer la réaction des Magis de Liège. Théodore, en tant qu'héritier principal, est le représentant de toute la famille et correspond avec Mario. Il s'étonne de ne pas recevoir d'informations et d'avoir été prévenu très tard (en avril 1854). Francesco de Mario assez embarrassé s'excuse devant les lenteurs de l'administration et attend en fait la majorité de son fils Antonio en juillet 1864, pour qu'il se charge lui-même de l'affaire.

En Belgique, le testament nuncupatif n'est plus reconnu et, d'autre part, à Padoue même, il était contestable: l'initiative des questions ne devait pas revenir au chapelain, les domestiques en pouvaient témoigner et on relevait des contradictions dans les déclarations des témoins. Il était donc possible d'attaquer ce testament, mais cela ne s'est pas fait. Les deux familles ont décidé de transiger. Sur la proposition de

* Testament fait par simple déclaration devant témoins et suivant les formes légales. (N.d.E.)

LA FAMILLE MAGIS

Henri-Nicolas-Toussaint MAGIS

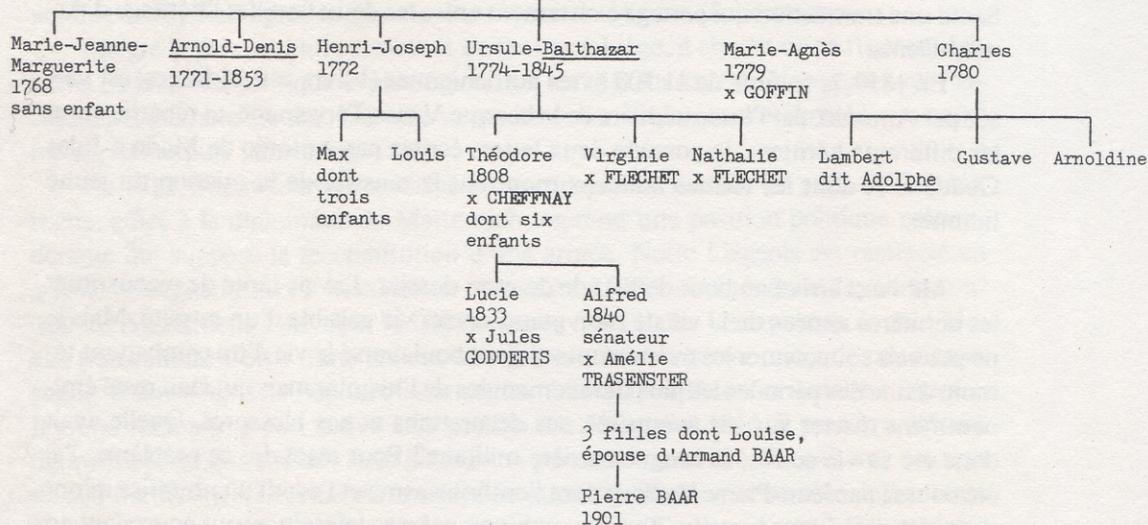
né en 1730

x : A) Marie-Anne-Thérèse LIBERT

dont six enfants

B) Marie-Marguerite HAILLOT

dont neuf enfants, parmi lesquels :



laquelle? Je ne peux répondre, faute de documents. Mais c'était la solution élégante qui évitait un procès et qui reconnaissait à la famille Mario des droits que quarante ans de bonnes et amicales relations avaient créés.

C'est ainsi que, en août 1854, Jules Godderis et sa toute jeune épouse, Léonie Magis, fille de Théodore, partent pour un voyage de noces qui, à travers la France, l'Allemagne et l'Italie, les amènera enfin à Padoue.

Jules Godderis, âgé de vingt-quatre ans et muni de toutes les procurations légalisées, représente la famille Magis et signe devant le notaire Baldassare Alessi de Sante une transaction qui partage exactement entre les deux familles l'héritage d'Arnold-Denis.

En 1859, la somme de 11 500 livres autrichiennes (1 livre = 0,86 francs) est versée par Antonio, par l'intermédiaire de la banque Victor Terwangne, et répartie entre les différents héritiers. Je possède deux lettres écrites par Antonio de Mario à Jules Godderis et dont les termes amicaux montrent la réussite de la mission du jeune homme.

Me voici arrivé au bout de l'étude de mon dossier. J'avais tenté de reconstituer les dernières années de la vie de mon grand-oncle, vie paisible d'un retraité. Mais je ne pouvais soupçonner les événements qui ont bouleversé la vie d'un combattant témoin d'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire mais qui était resté éminemment discret sur ses aventures, ses décorations et ses blessures. Quelle avait donc été sa vie active, sa longue carrière militaire? Pour résoudre ce problème, j'ai été poussé par Jean-Pierre Vasseur dont l'enthousiasme et l'esprit d'entreprise m'ont persuadé d'avoir recours aux diverses archives, mêmes lointaines, qui pourraient en avoir gardé des traces. Avec l'aide de ma fille, Marie-Pierre Oury, j'ai commencé cette recherche tant vers Liège que Vienne et Padoue. Mais l'ampleur des travaux – il y aurait matière à plusieurs études – et mon état de santé m'ont empêché de la poursuivre.

Je me contenterai pour le moment de résumer les éléments principaux de la carrière militaire d'Arnold-Denis Magis, recueillis grâce à l'amabilité de Georges Englebert, le correspondant bien connu de tous les Belges qui font des recherches historiques à Vienne.

Arnold-Denis Magis a débuté dans les armes aux Gardes du corps du prince-évêque de Liège où il a atteint, en 1794, à vingt-trois ans, le grade de sous-lieutenant. Peu après la nouvelle invasion française de juin 1794, il s'engage à Maestricht avec d'autres Liégeois, dont son frère Balthazar, et, le 3 août 1794, il entre comme volontaire au «Royal Allemand cavalerie», régiment français émigré, «jusqu'au rétablissement du prince-évêque». Sa feuille d'incorporation signale qu'il mesure 5 pieds 5 pouces. Il servait en août de cette année au 4^e escadron en garnison à Aix-la-Chapelle. Il fut transféré le 1^{er} juin 1795 aux Cuirassiers de Mélas, puis au régiment d'infanterie

de l'archiduc Joseph. Ce régiment prendra le nom de Bianchi n° 63. Peu après, le 26 février 1801, Arnold-Denis Magis sera nommé enseigne, puis sous-lieutenant le 1^{er} novembre 1805. A la reprise des hostilités en 1809, il est transféré le 16 février au 7^e bataillon de chasseurs où il sert dans la 3^e compagnie. Il est nommé lieutenant le 1^{er} avril 1809. Son unité participe à l'offensive de l'archiduc Charles en direction de la Bavière et de Neustadt. Il sera fait prisonnier le 23 avril au cours de la retraite qui suivit les violents combats de Landshut et d'Eckmühl. Son frère Balthazar, à Liège, l'aidera pendant sa détention à Châlons-sur-Marne où il sera «rançonné» le 11 novembre 1809, bien après la signature du traité de Vienne (Schönbrunn).

Malgré la paix, qui lui permettait de rentrer à Liège, il choisit de se fixer en Autriche où le climat politique évolue cependant après le mariage de Napoléon avec l'archiduchesse Marie-Louise. L'armée va perdre de son importance et Arnold sera nommé capitaine puis pensionné.

En 1812, il semble avoir participé à la campagne de Russie. En avril 1813, l'Autriche, grâce à la diplomatie de Metternich, reprend une position politique prépondérante qui suppose la reconstitution d'une armée. Notre Liégeois est réaffecté en qualité de capitaine au 11^e bataillon de chasseurs. L'offensive générale des alliés conduit les Autrichiens à envoyer 75 000 hommes vers l'Italie. Le capitaine Arnold Magis, transféré au Corps franc italien, sera grièvement blessé au cours de cette campagne. Il sera soigné à l'hôpital de campagne n° 24 qui, en 1816, est installé à Padoue. Il prend même une part active à sa gestion. Le 26 janvier 1816, il prend sa retraite définitive et est qualifié de «*Real Invalid*». A partir de mars 1816, il reçoit une pension de 600 florins «*Metall geld*» de la caisse de guerre de Padoue et semble déjà intégré à la vie de cette ville. Il parlait d'ailleurs couramment l'italien. Arnold-Denis Magis était non seulement apprécié de ses amis italiens, comme le montre sa correspondance, mais aussi par les cadres de l'armée impériale car il est qualifié «brave et décidé devant l'ennemi». Il a été décoré mais je n'en connais ni les motifs ni les détails.

Il m'a paru intéressant de présenter ce que j'ai pu reconstituer de la vie d'un de ces Liégeois du XVIII^e siècle, cultivés, polyglottes, qui ont suivi le même chemin que le feld-maréchal liégeois Pierre-Martin Pirquet dont la vie fut si bien analysée par Pierre Hanquet¹, et que le prince de Ligne, écrivain français, feldmaréchal autrichien, autre Wallon parfaitement européen.

En effet, l'histoire d'Arnold-Denis Magis, mon grand-oncle, qui a risqué sa vie pour sauvegarder l'indépendance de la principauté de Liège, qui est resté fidèle à son Prince et à l'Empire dont il défendit vaillamment les principes, qui sut apprécier l'Italie et s'y faire apprécier, méritait d'être présentée en hommage à mon ami Pierre Hanquet.

¹ P. Hanquet, *Journal de campagne de Pierre-Martin Pirquet (1781-1861), officier au service d'Autriche*, Liège, SBL, 1970, 2 vol. recensés dans la *Bibliographie de l'histoire militaire belge des origines au 1^{er} août 1914*, Centre d'histoire militaire, Musée royal de l'Armée, Bruxelles, nos 6287-6288.

Le Parchemin

N° spécial
Décembre 1981



Fondé en 1936 par † Tony CARDON de LICHTBUER
Bulletin bimestriel édité par l'Association sans but lucratif
OFFICE GÉNÉALOGIQUE ET HÉRALDIQUE DE BELGIQUE
Musées royaux d'Art et d'Histoire – Parc du Cinquantenaire – 1040 Bruxelles
C. C. P. 000-0021404-64

XXXI

recueil généalogique et héraldique

1981